

UNE FACETIE CHIASME DE LA LANGUE FRANÇAISE : MASCULIN VS FEMININ – FEMININ (FEMINISATION) VS MASCULIN

Ion MANOLI

lstraine@ulim.md

Université Libre Internationale de Moldova, République de Moldova

Ludmila ZBANT

lzbant@yahoo.fr

Université d'État de Moldova, République de Moldova

***Abstract:** The authors of the present article aim at research which is less bound to the development of social traditions according to the place of the woman in society, instead one targets to highlight the creativity of writers as well as the play upon the masculine/feminine forms, whose rules often have an occasional character. The aforementioned fact allows us to emphasize on one of the possibilities of creating a personal writing style of the author by dexterously using different connotations resorting from this creative process.*

***Keywords:** feminine, feminization, masculine, connotation, creativity, pejorative, author's individual style.*

Introduction : le phénomène de la féminisation, approches sociales

On a coutume aujourd'hui d'aborder à différents niveaux dans les sociétés contemporaines, le problème de la féminisation. Lorsque l'on envisage cette question, on se heurte d'emblée à plusieurs aspects issus avant tout de l'organisation des sociétés contemporaines et du positionnement de la femme dans nombreux contextes. Par exemple, après une résistance séculaire, l'Académie française a tranché seulement en 2019 un sujet longtemps tabou concernant la féminisation des noms de métiers. En République de Moldova, on vient de clôturer un projet international avec au centre l'élaboration d'un guide portant également sur les noms des professions et des métiers au féminin (en roumain) : *Limbajul nonsexist. Repere conceptuale și recomandări practice*, produit du travail commun d'une équipe qui a réuni des spécialistes de langue roumaine. À bien des égards, ces problèmes ont leur importance primordiale pour de nombreux contextes sociaux ; et à l'heure actuelle nous assistons à un mouvement dynamique d'égalisation, quand les femmes

cherchent à s'installer au même niveau que les hommes dans l'encadrement social, économique, politique etc.

Tout de même, l'objet de la présente intervention vise moins de mettre en évidence le jeu sur les nombreux emplois de la notion de « féminisation » dans différents contextes sociaux. Aucun doute qu'il s'agit toujours de désigner un processus, mais dont le sens et les effets restent à définir. Et si aujourd'hui le glissement des unités entre les noms masculins et les noms féminins est vu plutôt sous un angle social et politique, nous connaissons aussi des situations quand ce procédé contribuait avant tout à la création des marqueurs du style inédit des auteurs des textes littéraires.

L'Imaginaire linguistique et le jeu du féminin/masculin

Le masculin et le féminin comme problème linguistique est directement lié à la norme, à la loi, à la règle... Puis vient l'usage qui fait mise sur plusieurs normes : celle linguistique, sociale, poétique... surtout s'il est question d'un usage délibérément créatif.

Les débats académiques concernant le principe de la norme dans la langue et le discours ne cessent pas. À l'instar du Professeur Eugen Coseriu « La langue, dans le sens large du terme, ne correspond pas uniquement au système fonctionnel mais également à la réalisation normale. » (Coseriu, 1952 : 66-68). Le nœud de l'argumentation revient à ce que le noyau sémique défini au niveau de la norme peut accueillir d'autres valeurs dans de nombreux contextes. Les nouvelles constructions sont issues des approches subjectives des phénomènes et des événements que connaît la communication interpersonnelle. Et, dans ce contexte, il semble raisonnable de recourir aux idées de l'imaginaire linguistique ou des attitudes linguistiques. Selon la première compréhension du terme Imaginaire linguistique, c'est « essentiellement *le rapport du sujet parlant à sa langue* » (Houdebine-Gravaud, 2002 : 14), surtout que « Le propre du langage humain est d'être parlé par des sujets, situés *hic et nunc*, qui ne se contentent pas d'exprimer un contenu représentatif, mais donnent aussi leur point de vue sur ce contenu. » (Auroux, Deschamps, Kouloughli, 2004 : 31).

Les écrivains constituent une classe privilégiée parmi ces sujets parlants qui ont d'emblée la mission de transgresser des traditions, des habitudes, des normes. Dans ce sens, revenons au point fondamental de la théorie de l'Imaginaire linguistique qui part de la condition de l'évolution constante de la langue et des études linguistiques. Il s'agit de la condition qui consiste à remplacer le « singulier *norme*, à fonction régulatrice, par le pluriel *normes*, plus approprié à la réalité de la langue dans son fonctionnement discursif, aux besoins d'exprimer une diversité de formes pour un même contenu. » (Ardeleanu, 2006 : 61).

La théorie de l'Imaginaire linguistique met en opposition deux types de normes – objectives et subjectives et cette pluralité et diversité des normes est un autre point important de cette approche.

Les réflexions concernant le rôle du binôme *masculin vs féminin (féminisation)* dans la constitution du style individuel d'un écrivain (en concordance directe avec son époque), font surgir la primordialité des normes subjectives qui témoignent de la créativité du sujet. Les analyses ciblent alors les textes permettant de dégager et d'identifier les imaginaires linguistiques des auteurs, les idées tissées dans leur production esthétique en accord avec la dynamique linguistique.

Il y a quantité de langues où le sujet lié à la féminisation est loin de rester de nature uniquement linguistique, même si « L'approche linguistique consiste d'abord à considérer

les fonctions linguistiques telles qu'elles sont réalisées dans les différentes langues.» (Auroux, Deschamps, Kouloughli, 2004 : 142).

Il est très heureux que le français ne consiste pas seulement en un vocabulaire, en règles orthographiques et grammaticales, mais que, comme d'autres langues, le français laisse place à des excentricités et des fantaisies qui, pour la plupart de ceux qui l'entendent, la rendent particulièrement intéressantes et attachantes (Ricalens-Pourchot, 2012 : 7).

Les facéties de la langue française sont multiples : les faux frères phonétiques qui nous mystifient à chaque pas ; certaines graphies sont trompeuses ; nous rencontrons des pièges et ambiguïtés sémantiques à chaque pas... Que de vocabulaires qui sont masculins malgré leur apparence très féminine nous rencontrons dans le français actuel : *un apogée, un caducée, un lycée, un trophée...*

Ce n'est donc pas un hasard qu'une de ces facéties est celle de la féminisation. Celle-ci fait tache d'huile dans les pages des belles-lettres, dans les discours non-académiques, dans la presse qui se permet tout. De notre temps Maurice Grevisse aurait écrit de nouveaux chapitres pour une version courante de son *Bon Usage*. Le vaste chapitre « Genre du nom », avec des remarques et des explications, étendu sur plus de 60 paragraphes (§240-§301), devrait changer aussi (Grevisse, 1969).

La règle la plus facile à apprendre en étudiant le français est celle où les mots acceptent les deux genres, comme dans le cas *auditoire, interrogatoire, laboratoire, réquisitoire...* Même si cette forme pour les mots masculins s'explique étymologiquement, il n'en reste pas moins qu'elle paresse insolite.

La féminisation et la création du style individuel de l'auteur

Ce n'est plus une surprise d'entendre aujourd'hui *Madame la Ministre ou Madame la cosmonaute*, ou encore une forme comme *c'est une écrivaine des temps nouveaux*. Lors de son discours à l'occasion de la réception de Marguerite Yourcenar (le 22 janvier 1981) à l'Académie Française, Jean d'Ormesson passait ainsi son message : « Vous êtes *un écrivain* et, comme quelques autres substantifs ou adjectifs de la langue française – *ministre, mannequin, sage-femme* qui hier encore n'avait pas de masculin, *cocu* qui, en dépit de trop d'abus, n'a pas de féminin, ou *grognon* –, le mot *écrivain* ne connaît pas de distinction de genre : il ne connaît, hélas ! ou peut-être heureusement, que des différences de force, de talent et de style. » (*apud* Loucif, 2006).

Tout en respectant la même approche, rappelons Louis Ferdinand Céline qui, dans *Normance*, a créé un mot potentiel *écrivaineux*, un dérivé à valeur péjorative de *écrivain*, qui a, en outre, pour conséquence, la thématization de l'adjectif *vain-e* (Rheims, 1969 : 190) et il emploie une seule fois la forme féminine *écrivaineuse*. Dans la série des néologismes stylistiques, nous rencontrons chez Audiberti une forme masculine tout à fait potentielle, celle de *l'écrivieur* (n. m.).

Le rêve du véritable écrivain (Baudelaire, Valéry), à ne pas confondre avec les véritables *écrivains* (Larousse, Saint Thomas), est de ne plus écrire enfin ! Il s'agit d'un dérivé utilisé dans le sens de « celui qui noircit du papier d'abondance, sans avoir un rapport à l'écriture comme telle ». La célèbre opposition de Roland Barthes entre *écrivains* et *écrivants* (Barthes, 1964) s'y entrevoit facilement.

Un nom qui traditionnellement est masculin - *matron*, devenant pour un contexte un féminin - *matronne* (chez R. Rolland) ou, au contraire, un mot est au féminin, mais sous la plume d'un Maître devient masculin : *vedette* n.f. - *vedet* n.m. (Queneau) fortifie l'image

poétique. Mallarmé a résumé la signification de l'image poétique dans une formule concise et profonde lorsqu'il écrivait à Vielé-Griffin en 1891 : « Tout le mystère est là : établir des identités secrètes par un deux à deux qui ronge et use les objets, au nom d'une centrale pureté. » (*apud* Gardner, 1955 : 201).

En face de ce culte de l'image presque tout écrivain cède. À une époque lointaine, Ezra Pound a déclaré qu'il est plus important de créer une seule image, de changer un nom masculin par un nom féminin au cours d'une vie entière que d'écrire des œuvres volumineuses (*apud* Day-Lewis, 1947 : p.25). Donc, l'écrivain qui est à la recherche de l'originalité recourt souvent à des procédés des plus insolites. La création de nouvelles images par le biais du jeu avec le genre grammatical des noms en est un moyen. Ainsi, chez Remy de Gourmont, dans son volume *Histoires magiques*, nous rencontrons le néologisme individuel (l'occasionalisme) *cygnon* (n.m.) qui est un diminutif de *cygne* (n.m.). Cette image reprend, mais en inversant les termes, la description du cygne par Buffon, qui voit dans cet oiseau le modèle idéal offert par la nature pour les constructions des vaisseaux maritimes (*apud* Rheims, 1969 : 162). La forme féminine *cygnonne* confirme que le bateau doit être dur, d'un côté, et beau dans le sens d'une beauté baudelairienne.

Bien sûr, les grands artisans du lexique néologique français, comme Boris Vian, Raymond Queneau, Jacques Audiberti, Jacques Prévert, ou encore Eugène Ionesco, nous ont laissé toute une série de noms masculins « éfeminisés » à la suite de leurs recherches stylistiques, à juger selon quelques-uns pour lesquels notre lecteur peut s'imaginer ses propres commentaires : *un con – une conne, un archicon – une archiconne, un presque-cocu – une presque-cocue*. On peut se faire une idée sur l'imaginaire linguistique et la capacité créative de Queneau, auteur de ces unités. D'autres trouvailles encore chez Queneau : *médiumnesse* (Odile), *liberpenscrite*, (*Les Enfants du limon*), *cul-de-jatasse* et *péquinoise*, tiré bien sûr de *péquin* (*Le Dimanche de la vie*). Du féminin *vedette*, Queneau tire le masculin *vedet*, quand l'unité doit être appliquée en parlant d'un homme : *On le présente au vedet* (*Loin de Rueil*). *Acné*, nom féminin, deviendra chez Queneau *acnée*, ainsi que *mousmé – mousmée* (*Sally Mara*). L'abréviation du mot *bistre* – du *bistrot*, offre la possibilité de changer le genre du mot, alors *bistre* devient un nom masculin, tandis que *bistrot* – est un nom féminin (*Les Enfants du limon*).

Quelques exemples de créativité des noms féminins formés à partir du modèle *jumelles* n.f. pl. – *trimelles*, un *sexagènaire* – une *sexagènaire* signifiant une femme qui n'a pas perdu son charme à un âge avancé. Une autre situation qui s'inscrit dans la même chaîne de variation de la créativité des écrivains : une *désastrogène* – unité formée à partir du suffixe d'origine grecque *-gène*, qui désigne, dans le contexte, une productrice de désastres : *La pire clique parasitense, phrasulense, sournoise, retranchée, politicarde, théorique, vermolue, profileuse, inextirpable, retorse, incompétente, énucoïde, une désastrogène, de l'Univers : le Corps stupide enseignant* [...] (Céline, *Bagatelles pour un massacre*). En principe, les noms en *-gène* sont masculins, mais dans la tradition du style de Céline, domine la liberté de la création lexicale et la structure de certains néologismes semble si souvent liée aux phénomènes artistiques, aux goûts que l'on pourrait dire que les noms se manifestent également comme une marque de style individuel de l'auteur, dans le dernier cas – celui célien.

Enfaçonne n.f., est le féminin néologique d'*enfaçon*, diminutif désuet d'*enfant*. Le français ancien connaissait un nombre impressionnant de diminutifs à partir du substantif *enfant* et les nouvelles formations connaissent un développement significatif (renouant en cela avec une pratique courante au Moyen Âge et des inventions issues de la Renaissance) ; citons ainsi *enfanceau, enfancet, enfaçonnet, enfantelet*. Un seul féminin a été relevé par Littré

chez Chateaubriand : la forme *enfançonne* appartient à Henry de Montherlant et nous le retrouvons dans son ouvrage *Pitiés pour les femmes*.

Il paraissait que *gentilhomme* est commun pour les deux genres. Mais Joséphin Péladan (*Les Dévotes d'Avignon*) fait renaître l'archaïsme *gentilfemme* – une femme de race, avec tout ce que cela comporte à l'époque des troubadours et des trouvères (*apud* Rhems, 1969 : 278).

Il arrive des cas, d'ailleurs assez rares, quand l'auteur invente une forme néologique pour les deux genres. Dans *La Cantatrice chauve* de Ionesco, nous avons trouvé dans le même contexte *glouglouteur* n.m. et *glouglouteuse* n.f., et selon l'auteur, ce néologisme constitue une « injure au sens banal et imprécis ». La réplication dans la structure néologique fortifie le sens et donc c'est au lecteur de préciser la connotation contextuelle qui se constitue dans des cas pareils.

Ixagénaire n.m. – *Ixagénaire* n.f. (Queneau, *Bâtons, chiffres et lettres*) est un néologisme plaisant, connotatif, amusant pour les deux genres, formé sur le modèle de *septuagénaire*, *octogénaire*, avec le préfixe *ix-*, figuration orthographique de la lettre *x*, qui représente traditionnellement un nombre inconnu ou indéterminé : Homme/Femme d'âge indéterminé et indéterminable.

Lunaisien n.m. – *Lunaisienne* n.f. (Queneau, *Les Enfants du limon*) – sans aucun doute, ce sont des noms-produits de l'imagination poétique pour désigner « l'habitant de la Lune », à rapprocher facilement de *terrien*, *martien*. Le mot est dérivé de *lunnaire* et non de lune, sans raison apparente.

Pour se convaincre de l'ampleur des interprétations apportées par ces « nouveaux-arrivés », il est important de recourir aux enchaînements cognitifs et interprétatifs qui sont engendrés par cette couche de signes et qui est perçue comme le résultat de l'activité voulue de l'auteur. Alors, on pourrait parler en quelque sorte du *libéralisme linguistique* « qui consiste à asserter qu'à la base de tout acte de langage il y a la liberté inviolable de chaque individu » (Auroux, Deschamps, Kouloughli, 2004 : 103), qui est en même temps la manifestation de la créativité linguistique, « acte contingent de la volonté individuelle qui donne naissance au langage » (Auroux, Deschamps, Kouloughli, 2004 : 103).

Conclusion

On serait donc tenté de conclure que le sujet de la féminisation peut être étudié selon un axe de degré de créativité allant au-delà des usages, des normes, même les plus institutionnalisées. Il s'agit d'un des moyens auxquels s'adressent les écrivains à la quête de l'originalité de leur style. Ce procédé est une des preuves convaincantes du fonctionnement de l'Imaginaire linguistique dans les belles-lettres et s'inscrit dans les recherches descriptives, celles de la synchronie dynamique, qui mettent en relation les normes objectives et subjectives.

BIBLIOGRAPHIE

- ARDELEANU Sanda-Maria, (2006), *Imaginaire linguistique francophone*, Iași, Casa Editorială *Demiurg*.
AUROUX, Sylvain, DESCHAMPS, Jacques, KOULOUGHLI, Djamel, (2004), *La philosophie du langage*. Paris, Presse Universitaire de France.
BARTHES, Roland, (1964), « Écrivains et écrivants », dans *Essais critiques*, Paris, Seuil, pp. 147-154.

- BOYER, Régis, (1968), « Mots et jeux de mots chez Prévert, Queneau, Boris Vian, Ionesco », dans *Studia Neophilologica*, Uppsala, nr. 2, pp. 317-358.
- COSERIU, Eugen, (1973 (1952)), *Sistema, norma y habla in Teoría del lenguaje y lingüística general, cinco estudios*, Madrid, Gredos.
- DAY-LEWIS, Cecil, (1947), *The Poetic Images*, Londres.
- DOPPAGNE, Albert, (1973), « Le néologisme chez Raymond Queneau », dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Paris, « Les belles-lettres », nr. 25, pp. 91-107.
- GARDNER, Davies, (1955), «The Demon of Analogy», dans *French Studies*, IX.
- GREVISSE, Maurice, (1969), *Le Bon Usage : Grammaire française*, 9^e édition, Paris, Éditions J. Duculot – Gembloux.
- HANDRABURA, Loreta, GHERASIM Alexandra, BUTUC Marin, (2018), *Limbaajul nonsexist. Reper conceptuale și recomandări practice*, Chișinău, Tipografia „Pictografic”.
- HOUDEBINE-GRAVAUD, Anne-Marie, (2002), « L'Imaginaire linguistique : un niveau d'analyse et un point de vue théorique », dans *Imaginaire linguistique*, l'Harmattan, pp. 9-21.
- LOUCIF, Sabine, (2006), « Marguerite Yourcenar face à la postérité : étude de réception transculturelle (France, Belgique, États-Unis) », dans *Les diagonales du temps. Interférences*. Bruno Blanckeman (dir.), Presses universitaires de Rennes, pp. 341-362, disponible en ligne : <https://books.openedition.org/pur/32415>, consulté le 10 octobre 2022.
- PANAITescu, Valeriu, (1974), « Études comiques du „troisième français” dans l'œuvre de Queneau” », dans *Vie et Langage*, Paris, nr. 272, pp. 602-608.
- PANAITescu, Valeriu, (1974), « Études comiques du „troisième français” dans l'œuvre de Queneau” », dans *Vie et Langage*, Paris, nr. 273, pp. 702-706.
- RHEIMS, Maurice, (1969), *Dictionnaire des mots sauvages : écrivains des XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Larousse.
- RICALENS-POURCHOT, Nicole, (2012), *Les facéties du français*, Paris, Armand Colin.

Sources d'exemples :

- CELINE, Louis-Ferdinand (1937), *Bagatelles pour un massacre*, Paris, Éditions Denoël.
- IONESCO, Eugène, (2009), *La Cantatrice chauve*, Paris, Éditions Belin - Gallimard
- QUENEAU, Raymond, (1938), *Les Enfants du limon*, Paris, Éditions Gallimard.
- QUENEAU, Raymond, (1952), *Le Dimanche de la vie*, Paris, Éditions Gallimard.
- QUENEAU, Raymond, (1977), *Loin de Rueil*, Paris, Éditions Gallimard.
- QUENEAU, Raymond, (1981), *Les mémoires de Sally Mara*, Paris, Éditions Gallimard.
- QUENEAU, Raymond, (1994), *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris, Éditions Gallimard.